

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 33 (1899)
Heft: 2

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 24.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} Février 1899.

Ce journal paraît une fois par mois.

On s'abonne chez M^r le Prof. Fritz Tripet, à Neuchâtel, au prix de fr. 2.50 par an pour la Suisse et fr. 3.- pour l'étranger.
Abonnement pris dans les Bureaux de Poste, au prix de fr. 2.60 pour la Suisse et fr. 3.50 pour l'étranger.

NOS PINSONS

(SUITE ET FIN)

Le pinson est un architecte des plus habiles, son nid est un chef-d'œuvre de premier rang; il a la forme d'un obus dont on aurait enlévé la moitié supérieure; les parois, tressées, sont très solides. L'extérieur est construit avec de la mousse et des lichens, puis du foin et de petites racines, enfin un tissu de coton, de poils, de cheveux, de plumes, forme la couche intérieure, si finement tressée qu'elle semble avoir été confectionnée à la machine. Des toiles d'araignée servent à fixer le nid sur la branche et cela se fait avec tant de soin que l'on a de la peine à l'enlever, si l'on ne veut pas l'endommager. L'arbre sur lequel le pinson construit son nid lui est indifférent: un chêne, suivant les circonstances, lui plaît autant qu'un pin ou un arbre fruitier. Quelquefois il est placé très près du tronc, dans la fourche de deux branches, d'autres fois passablement en avant sur la branche.

Malgré cela il n'est pas du tout facile de découvrir un nid de pinsons et l'on doit avoir bon œil, bien observateur, pour y arriver. - Le petit architecte l'a si bien construit, qu'il l'a rendu invisible; l'extérieur est fait de ces mêmes lichens gris, verts, jaunes ou blanchâtres qui recouvrent le tronc et les branches de l'arbre sur lequel le nid est placé, et sa forme le rend si semblable à l'écroissance d'une branche, que l'œil examinateur est complètement trompé, s'il n'a pas lui-même pu remarquer les allées et venues de père et mère pinsons.

En avril, le nid contient ordinairement cinq œufs, à coquille très mince, qui ont une teinte générale blanc verdâtre, avec des ondulations gris rouge, et de plus des points brun noir, semblables à des taches de rouille.

Pendant la construction du nid déjà et puis pendant les quinze jours que la femelle couve, le mâle ne cesse de chanter.

Malheur au pinson qui oserait franchir les frontières du domaine du chanteur: la jalousie et l'amour doublant les forces de l'époux, le nouveau venu ne manquerait pas de sentir l'effet de son bec mélodieux.

Il ne faut pas prendre trop à la lettre le mot "mélodieux", car chacun connaît le simple refrain du pinson, refrain variant peu. Malgré sa monotonie, on ne se fatigue pas de l'entendre, surtout en l'écoutant de divers côtés; alors il devient vraiment varié, tant par les positions diverses du chanteur que par le coup de sifflet final.

Le chant du pinson est un caractère de nos forêts du Jura, car il se trouve partout.



Pinson de montagne.
(*Fringilla montifringilla*).

Malgré sa simplicité, il fut un temps où le chant du pinson était tenu en grand honneur. Ses amateurs en prenaient une véritable manie et la connaissance de ce chant était devenue une science véritable. D'après Senx, il y avait dix-neuf variations. Nous devons avouer qu'il faut avoir une oreille bien exercée pour reconnaître l'une ou l'autre de ces modulations. Aujourd'hui, bien rares sont les habitants de la Eshuringe et du Harz (où ce chant était particulièrement en honneur) qui connaissent encore cette science, et qui emploient l'une ou l'autre des appellations servant à désigner les variations musicales.

Notre pinson a comme proche parent un chanteur de bien peu de valeur: c'est le pinson des Ardennes ou pinson de montagne, ou encore pinson du bon pays. Avec cela, détestable compagnon, envieux, querelleur, mordant au plus haut point, très fort et

armé d'un bec si acéré qu'il tue un oiseau plus gros que lui. Un insupportable oiseau, qui n'a rien de la douceur et de la conduite aimable de son cousin, notre ancienne connaissance.

Chez nous, cet oiseau n'est point sédentaire: au contraire, il habite le Nord, jusque dans la zone arctique, mais arrive régulièrement chez nous en hiver en grandes bandes, ce qui fait qu'il est très connu. Il se remarque par son plumage foncé, magnifique de dessins. La tête, les joues, la partie inférieure du cou sont couvertes de plumes noires, ayant un reflet bleu d'acier, et l'extrémité jaune clair. Ses épaules et la nuque sont noir bleu, avec le bord des plumes brun jaune. — Ses petites couvertures des ailes sont orange foncé; les moyennes noires, avec le bout blanc, les grandes sont noires, avec le bord jaune rouille. Ses ailes paraissent noir brun, traversées par un trait blanc clair. La queue, noire, est fourchue. La gorge est blanc jaunâtre, le cou et la poitrine sont d'un beau rouge orangé, le ventre est blanc, le bec jaune de cire, les pieds bruns. Dans sa partie septentrionale, en robe d'été, les couleurs sont plus sombres, de sorte que la tête et le dos sont tout noirs, avec un reflet bleuâtre; le bec aussi devient noir bleu.

En octobre, ils apparaissent en petits vols dans nos pâturages; plus tard en grandes troupes, qui s'en vont même jusque dans le Midi, lorsqu'il tombe beaucoup de neige dans le Nord, ce qui les empêche de chercher leur nourriture. Sinon, la plupart ne quittent pas les forêts de bouleaux, n'ayant aucune raison pour émigrer.

Durant leurs pérégrinations, ces oiseaux vivent en parfaite intelligence, puisqu'ils partagent les joies et les peines de l'émigration; mais s'ils sont placés ensemble dans une cage, ils se jettent les uns sur les autres, comme s'ils ne s'étaient jamais vus ou que la nourriture ne fût pas suffisante pour eux tous. Lorsque cette espèce apparaît chez nous, il est facile d'en capturer des individus.

La première espèce est le pinson franc (*Fringilla cœlebs*) et la seconde le pinson de montagne (*Fringilla montifringilla*); quelquefois, par les hivers très rigoureux, nous arrive la niverolle (*Fringilla nivalis*)

ou pinson des neiges, qui se rencontre durant la belle saison, un peu partout, dans nos Alpes.

Verrières-Suisses, Décembre 1898.

A. Mathey Du Pra.

LE COMTE LOUIS-FRANÇOIS de POURTALES

1823 - 1880

ET LE RAMEAU DE SAPIN

En faisant une revue dans mes papiers, j'ai mis la main sur une lettre que j'ai relue avec un extrême plaisir. Bien que la date soit ancienne, elle tire son intérêt des idées qui y sont exposées et de la signature de son auteur, feu S.-F. de Pourtalès, dont le nom mérite d'être rappelé dans la Suisse romande et de n'être pas oublié parmi nous.

Né à Neuchâtel en 1823, sa naissance semblait l'appeler à d'autres destinées; il se fit naturaliste par goût et par conviction, pour avoir un but sérieux dans la vie et pour se créer des occupations régulières et utiles. Au collège de sa ville natale, il mordit peu au latin et au grec, mais dès qu'il put assister aux cours du prof. Agassiz, l'enthousiasme du grand naturaliste le gagna et il devint un de ses disciples favoris. Il réussit également dans l'étude des mathématiques, encouragé par son père, M.^e le Comte Louis de Pourtalès, qui était lui-même un mathématicien distingué.

Il n'avait que 17 ans lorsqu'il demanda d'accompagner Agassiz dans ses campagnes aventureuses sur le glacier de l'Alar, en 1840, et s'y comporta en vrai Spartiate, ainsi que son ami Henri Coulon, prenant part aux opérations les plus périlleuses et faisant ainsi le dur apprentissage de la vie des naturalistes.

Après avoir étudié la médecine à Bonn, pendant trois ans, et sur le point de prendre ses grades, il ne put résister aux appels de son maître Agassiz, qui était passé en Amérique et demandait des aides. Il partit en 1847, et l'année suivante, il entra au service du Gouvernement des États-Unis, dans le Coast-Survey (Corps des ingénieurs hydrographes) et se fit bientôt apprécier par son habileté et son zèle infatigable. Employé aux sondages pratiques dans le relevé des côtes, il s'appliqua à l'étude des êtres retirés par la sonde des profondeurs de l'Océan. Ses connaissances qu'il acquit ainsi lui valurent la direction des vastes explorations de dragages entreprises par le Coast-Survey sur toute la ligne des récifs de coraux qui entourent la Floride et dans le détroit qui la sépare de Cuba. Les résultats qu'il obtint furent tels qu'on a pu dire de lui qu'il a été dans cette branche de la science un des pionniers principaux qui ont ouvert la voie aux recherches opérées plus tard par les marines européennes.

C'est lui qui dirigea les dragages opérés par le Hassler ayant à son bord Agassiz et une expédition de savants, lors de son voyage autour de l'Amérique du Sud, par le détroit de Magellan, les rives du Chili, jusqu'en Californie.

À la mort d'Agassiz, en 1873, il succéda à son maître comme directeur du grand Musée de Cambridge, et s'en occupa avec amour, de concert avec M.^e Alexandre Agassiz, le fils de l'illustre naturaliste. - M.^e Alex. Agassiz a fait à ce musée des dons pour deux millions de francs.

L. Favre.

Voici maintenant la lettre à laquelle je fais allusion :

Boston, 12 Avril 1874.

Monsieur L. Favre, prof., Neuchâtel
(Suisse).

Monsieur,

Veillez m'excuser si je m'adresse à vous, à qui je suis inconnu; mais je compte sur votre indulgence, car le sujet pour lequel je vous écris vous intéresse particulièrement. L'été passé, j'ai fait la connaissance d'un bon nombre d'instituteurs et d'institutrices fort intelligents, à l'école normale d'histoire naturelle fondée à l'île de Penilèse par M^r Anderson et dont feu M^r Agassiz avait la direction. En courant, j'ai fait mention de la Société du Club Jurassien, dont le peu que je savais a été fort goûté. On m'a prié dernièrement d'en faire le sujet d'un article pour un journal d'éducation du Massachusetts (The Massachusetts Teacher), et je prends en conséquence la liberté de vous demander si vous pourriez m'envoyer quelques détails sur l'organisation de la Société, sa constitution, etc.. Je connais son excellente publication, la vôtre en réalité, si je ne me trompe, mais je n'ai pas vu le *Ramenn de Sappin* depuis plusieurs années, et j'ai toujours regretté de ne pas m'en être procuré la série la dernière fois que j'ai été à Neuchâtel.

Je crois qu'une Société pareille au Club Jurassien, ~~mutatis mutandis~~ suivant les besoins et habitudes du pays, ferait beaucoup de bien ici; on pourrait commencer par un seul État, puis peu à peu on pourrait s'étendre et mettre à profit un esprit d'émulation qui n'a pas dans ce moment de direction utile.

En dehors du développement de la faculté d'observation et de son influence sur toutes les méthodes d'enseignement, qui se rattache si particulièrement à l'étude de la nature, il y a dans ce pays des questions d'utilité publique qu'on ne pourra incalquer au peuple que par une influence continue sur plusieurs générations successives. Telles sont, par exemple, l'aménagement de la pêche et le repoissonnement des eaux, le reboisement des montagnes, la protection des petits oiseaux, la connaissance des insectes nuisibles, etc.. Il n'existe pas de pays où il soit plus nécessaire d'empêcher qu'on ne continue à tuer la poule aux œufs d'or.

Si vos occupations vous permettent de me consacrer le temps de me donner les renseignements que je vous demande, je vous en serai extrêmement reconnaissant et j'espère que vous aurez la satisfaction de contribuer à étendre une bonne œuvre qui, grâce à vous, a déjà porté de si beaux fruits en Suisse.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

(Signé) L.-F. de Pourtalès.

NOTES BOTANIKES (SUITE ET FIN)

Acer opulifolium Vill. — Il suffit d'avoir lu le bel ouvrage du M^r Christ, La Flore de la Suisse et ses origines, pour saisir l'intérêt qui s'attache à la distribution géographique de cet arbre. On sait qu'il est commun à la Roche de l'Érmitage et à ce même niveau tout le long de Chaumont. Il en existe quelques pieds sur les flancs de la Courne, au-dessus de Rochefort, jusqu'à 950 mètres d'altitude, quelques groupes sur la colline du Château et un plus grand nombre sur l'Arêteau. Il devient abondant dans la Combe-aux-Épines, mais surtout à l'entrée des Gorges de l'Aareuse, tout le long du sentier de Chambrelieu au Champ-du-Moulin et de la voie ferrée du Franco-Suisse. En amont de cette dernière station, il ne se montre plus que par-ci par-là sur les talus de la voie ferrée, puis à Flou-raigue, dans les rochers qui dominent la source et le long de la Croix-d'Évion. Sur la rive droite de l'Aareuse, il ne s'observe que dans le voisinage du Fré-des-Clées. Il est du reste très disséminé sur le versant Sud de la Montagne de Bondry jusqu'à la Béroche. La côte rocailleuse, brûlante et desséchée des Turies (Gorges de l'Aareuse) et la Roche de l'Érmitage sont donc les stations de notre canton qui lui conviennent le mieux; on voit que ce bel arbre n'oublie pas son origine méditerranéenne.

Ceterach officinarum. — Deux stations neuchâteloises disparues dans ces dernières années par suite de réparations aux murs: celle du Château de Sorgier et celle du Château de Vaumarcus. Il ne reste donc plus que deux stations dans le canton, l'une à Cressier, l'autre à Sauges. (*)

A. Dubois, prof.

(*) On trouve aussi le *Ceterach* sur les vieux murs de vignes, au-dessous de Bôle et au-dessous de Vaumarcus, où je l'ai vu encore l'été dernier. F. T.